

CONTROVERSES CONTEMPORAINES SUR LES LUMIÈRES (1945-2019)¹

Stéphanie Roza

CNRS/UMR Triangle

Philosophie militante par excellence, la pensée des Lumières a suscité dès le XVIII^e siècle des prises de position *pro* ou *contra* passionnées, dont les enjeux politiques n'ont jamais échappé à personne. Dès 1774, Johann Gottfried Herder fustige « l'abstraction » du rationalisme et de l'universalisme des philosophes. Quinze ans plus tard, la première Déclaration des droits de l'homme condense en quelques articles qui feront le tour du monde la nouvelle conception de l'homme, de sa dignité intrinsèque, de ses prérogatives inaliénables et opposables à tout gouvernement arbitraire. Malgré la modération politique de ses rédacteurs, et même dans une certaine mesure contre cette modération, elle légitime par avance toutes les révoltes contre l'oppression en laissant espérer une amélioration significative de la condition humaine en général. Elle provoque la colère d'Edmund Burke, outré de l'*hybris* des révolutionnaires qui s'arrogent un droit d'inventaire sur des institutions civiles, politiques, religieuses pluriséculaires, au nom d'improbables droits de la raison.

Les *Réflexions sur la Révolution de France*² d'Edmund Burke constituent l'acte de naissance d'une importante tradition anti-Lumières et contre-révolutionnaire en Europe, qui va s'enrichir au fil des siècles de grandes figures intellectuelles et politiques parmi lesquelles Joseph de Maistre, Thomas Carlyle, Hippolyte Taine, Friedrich Nietzsche, Ernest Renan ou Oswald Spengler. Rapidement, les représentants de

1. Je remercie Pierre Crétois pour sa relecture et ses suggestions.

2. Edmund Burke, *Réflexions sur la Révolution de France*, Paris, Hachette, 2011.

cette tradition prennent pour cible, en plus du rationalisme, du libéralisme et de la démocratie, les courants socialistes et communistes, qu'ils perçoivent à juste titre comme des produits de la Révolution française. De son côté, la gauche européenne dans toutes ses composantes (socialiste, communiste mais aussi anarchiste) s'affirme au XIX^e siècle comme une héritière privilégiée de la philosophie des Lumières et de la radicalité politique de la Révolution. Jusqu'au tournant du siècle, aucune figure de la gauche ne fait exception dans l'allégeance au legs des Lumières, même si la plupart de ces figures, de Karl Marx à Mikhaïl Bakounine en passant par Louis Blanc, s'inscrivent dans une perspective d'approfondissement voire de dépassement de l'œuvre du siècle des Lumières : il s'agit en particulier d'aller plus loin dans la voie de l'égalité sociale. Malgré tout, l'héritage des Lumières n'est jamais critiqué en son fond ; personne ne s'avise en particulier de remettre en cause le rôle de la raison dans la compréhension du monde social ou de l'histoire, ni ne considère qu'il convient de revenir en deçà de la rupture politique et sociale de 1789.

Au tournant du siècle, les termes du débat connaissent un premier changement d'ampleur. La gauche française sort partiellement fracturée d'une séquence marquée par l'affaire Dreyfus : après s'être laissés convaincre de la nécessité d'une union sacrée avec le reste du camp républicain contre le danger nationaliste et antisémite d'extrême droite, les militants voient avec stupéfaction et rage les alliés de la veille faire tirer sur les ouvriers en grève et pourchasser les syndicalistes. Parmi eux, une poignée d'intellectuels regroupés autour de Georges Sorel concluent au caractère pernicieux de l'héritage des Lumières et de la Révolution française, d'où serait sortie la république bourgeoise traîtresse. Georges Sorel est le premier auteur venu de la gauche à publier deux ouvrages, *Les Illusions du progrès* et *Réflexions sur la violence*, ouvertement dirigés contre le double legs de la philosophie et de la Révolution du siècle des Lumières. Son plus célèbre épigone, Édouard Berth, auteur des *Méfais des intellectuels*, lui emboîte le pas dans le rejet du rationalisme abstrait, de l'hypocrisie du progrès, mais également des chausse-trappes de la démocratie et de l'égalitarisme des droits de l'homme. Édouard Berth est un des syndicalistes révolutionnaires qui, dans le cadre du Cercle Proudhon, travaille à une alliance entre l'élite du prolétariat et les royalistes de l'Action française pour renverser l'ordre républicain. La philosophie antidémocratique, antirationaliste mais aussi antisocialiste de Friedrich Nietzsche sert de cri de ralliement à ces étranges militants

du mouvement ouvrier organisé. Le Cercle Proudhon ne survivra pas à la déclaration de guerre de l'été 1914. Toutefois, jusqu'en 1939, le nietzschéisme de gauche reste à la mode dans de petits cercles d'intellectuels critiques à la fois du réformisme social-démocrate et du stalinisme ; ce genre d'accointances ne protégeant pas en revanche d'une certaine fascination pour le fascisme dans les années 1930 : de ce point de vue, Georges Bataille constitue un cas exemplaire.

Cependant, c'est à partir de la Seconde Guerre mondiale que la critique des Lumières par la gauche va prendre une tournure inédite par sa violence et sa radicalité. En 1942, Theodor Adorno et Max Horkheimer, deux philosophes juifs allemands réfugiés aux États-Unis, font paraître la *Dialektik der Aufklärung*³ (littéralement, « dialectique des Lumières », traduit en français sous le titre *Dialectique de la raison*). Paradoxalement, alors même qu'ils ne partagent ni les projets ni les accointances politiques douteuses des soréliens, ils vont beaucoup plus loin qu'eux dans la radicalité critique puisque, non contents de renvoyer les Lumières kantienne et l'immoralisme sadien dos-à-dos, ils accusent la raison en général d'être « totalitaire ». Là où Georges Sorel, épargnant notamment la raison pascalienne, limitait la portée de sa critique aux rationalismes des deux derniers siècles, les Francfortois chargent l'*Aufklärung* de tous les malheurs de l'humanité depuis la haute Antiquité, et vont jusqu'à déceler dans les catégories logiques élémentaires du discours des germes de domination et de hiérarchie entre les êtres. La raison est présentée comme une puissance funeste qui réduit la nature entière à un ensemble de données quantitatives et manipulables sans ménagement, qui détruit toute pensée non calculatrice et prive la vie humaine de tout sens individuel ou collectif.

Malgré les appels à un nécessaire dépassement de cette funeste « dialectique de la raison », l'ouvrage s'attarde essentiellement sur le phénomène de « l'autodestruction » supposée de la raison d'où aucune solution, ni philosophique ni politique, n'émerge clairement. Dans cette première et spectaculaire formulation, la condamnation sans appel de la raison et des Lumières par la gauche semble une voie sans issue.

Pourtant, la démarche va (indirectement) faire des émules. Alors que la *Dialectique de la raison* demeure longtemps inconnue du public cultivé français, ce sont essentiellement les antirationalistes Friedrich Nietzsche et Martin Heidegger qui, dans l'après-guerre, inspirent

3. Theodor Adorno et Max Horkheimer, *Dialectique de la raison*, Paris, Gallimard, 1974.

les intellectuels français désireux d'en découdre avec l'héritage du XVIII^e siècle. Un étonnant paradoxe, là encore, pour des auteurs qui proclament par ailleurs leur volonté de lutter contre toutes les dominations... Les concepts de raison, de progrès, puis d'universel deviennent dans la seconde moitié du XX^e siècle autant de champs de bataille qui n'opposent plus seulement, comme c'était le cas auparavant, les anti-Lumières conservateurs à leurs défenseurs progressistes. Désormais, les lignes de fracture passent au sein même de la gauche entre les tenants d'une démarche rationaliste, même critique, comme Jean-Paul Sartre, Lucien Goldmann ou György Lukács, et ceux qui affirment que l'émancipation et la lutte contre les dominations passent par un rejet radical de cette démarche. Les plus illustres de ces « anti-Lumières de gauche » s'appellent Michel Foucault ou Jacques Derrida. La question de l'humanisme est le terrain du même genre de lutte interne à la gauche : elle met aux prises ceux qui, à la suite de Michel Foucault mais également de Claude Lévi-Strauss ou de Louis Althusser, proclament la « mort de l'homme », et ceux qui cherchent à maintenir une forme d'humanisme philosophique et politique.

À partir des années 1970, Michel Foucault est rejoint par des épigones moins brillants et intéressants que lui mais avec lesquels il ne manquera pas de nouer une alliance stratégique : les « nouveaux philosophes », notamment André Glucksmann⁴, s'autorisent de sa philosophie pour fustiger à leur tour la raison des Lumières, matrice selon eux de tous les totalitarismes. Les limites de la cohérence élémentaire sont vite atteintes car ces nouveaux philosophes, qui récusent en bloc l'héritage des Lumières, se posent en même temps en champions des droits de l'homme.

Enfin, à partir de la fin des années 1970, une nouvelle ligne de fracture s'ouvre à gauche autour de l'héritage des Lumières. Un autre foucauldien, Edward Saïd, affirme dans son ouvrage *L'Orientalisme*⁵ que le discours de l'Occident sur l'Orient est un dispositif de savoir-pouvoir inséparable et complémentaire des autres mécanismes de la domination coloniale : « un style occidental de domination, de restructuration et d'autorité sur l'Orient ». Sa démarche rejoint celle des « études subalternes » indiennes, développées autour de l'historien Ranajit Guha, qui prétendent s'émanciper du cadre épistémologique et philosophique des sciences sociales traditionnelles accusées d'ethnocentrisme occidental. C'est donc à la fois

4. Voir notamment André Glucksmann, *Les Maîtres penseurs*, Paris, Grasset, 1977.

5. Edward Saïd, *L'Orientalisme*, Paris, La Découverte, 2005, p. 15.

le rationalisme, mais également l'universalisme hérité des Lumières qui se retrouvent sous le feu de nouvelles critiques : ces deux principes d'analyse de la réalité seraient le véhicule d'un impérialisme qui, non content de s'imposer sur le plan militaire, économique et politique, aurait encore vocation à façonner les manières de penser. Les études postcoloniales ou décoloniales contemporaines, contemptrices de la raison « impériale blanche », sont les héritières de cette heuristique du soupçon.

Le présent dossier a pour objectif de dresser un état des lieux du champ de bataille contemporain autour de l'héritage des Lumières. Dans le cadre de controverses devenues particulièrement complexes, puisqu'elles opposent des positions adverses à l'intérieur même des camps politiques traditionnels, il sera l'occasion de tenter de faire le point sur les différents degrés et sur la nature des reproches adressés aux legs des Lumières. Comment, en particulier, caractériser les critiques « de gauche » par rapport aux critiques conservatrices plus traditionnelles ? S'agit-il de critiques entièrement neuves, ou présentent-elles des accointances, peut-être inconscientes, avec les anciennes critiques ? Par ailleurs, que dire de la confrontation contemporaine de l'héritage des Lumières aux nouvelles coordonnées de la situation mondiale, sur les plans écologique, technologique mais également politique ? Que peut-il rester de la foi dans la raison et les progrès de l'humanité face au désastre climatique, aux angoisses suscitées par le posthumanisme, et à la recrudescence inattendue du fanatisme religieux ? Sans prétendre apporter de réponse définitive à ces problèmes, les différentes contributions ont pour objet de remettre les fondements idéologiques de la modernité au cœur de la réflexion.

Ce volume est le premier volet des actes d'un colloque « Controverses sur les Lumières 1945-2019 » qui s'est tenu à Rouen du 23 au 25 avril 2019. Il se propose de faire un bilan, nécessairement parcellaire, des débats contemporains autour de l'héritage des Lumières suggérant ainsi la variété des attaques et des lectures possibles de ce mouvement intellectuel du XVIII^e siècle. Celui-ci est considéré tantôt comme un prétexte à règlements de compte avec une modernité destructrice, tantôt comme l'objet d'une glorification du fait des valeurs dont il serait le véhicule.

Le premier volet de ce numéro se concentre sur les possibilités d'actualisation de la pensée des Lumières, qu'il propose de relire.

Catherine Larrère s'arrête sur l'opposition Linné/Smith à l'aune du débat écologique contemporain. Elle montre que l'antagonisme actuel

entre une économie favorable à une croissance universelle et sans borne et une écologie défendant les particularités locales et les limites de la nature, plonge ses racines dans les débats des Lumières. Pour étayer cette idée, elle confronte les visions d'Adam Smith et de Linné pour montrer qu'elles servent de matrice à des discussions contemporaines. La question environnementale nous inviterait ainsi à renouer avec la raison linnéenne et l'alternative qu'elle offre à l'approche globalisante de l'économie de marché inspirée de Smith. La perspective linnéenne, attentive au local, ne conduit pas pour autant à une position conservatrice ni rétrograde mais permet d'envisager autrement les conditions d'une vie humaine compatible avec les cadres naturels de son existence.

Sarra Abrougui revient sur les procès faits aujourd'hui à Voltaire : antisémitisme, esclavagisme, islamophobie, sexisme. Il est vrai que Voltaire ne laisse personne indifférent. Considéré par ses admirateurs comme l'apôtre de la tolérance, il est accusé par différents courants d'antisémitisme, de racisme, d'islamophobie et de misogynie. Mais les controverses reposent le plus souvent sur des approximations et des contresens. Cet article examine ces accusations, à partir de quelques exemples marquants et les confronte aux textes de Voltaire. Il ressort de cet examen et de la recontextualisation des textes, que l'accusation d'antisémitisme repose sur une lecture biaisée ; celle d'avoir cautionné l'esclavage, voire d'en avoir tiré des bénéfices, est infondée ; quant aux amalgames qui conduisent à parler à son égard d'islamophobie et de sexisme, ils sont à la fois anachroniques et simplistes.

Un des principaux héritages des Lumières tient à un universalisme aujourd'hui discuté voire récusé comme rétrograde, conservateur ou anti-humaniste. Face aux remises en cause de l'universalisme des Lumières, Tristan Coignard et Livia Profeti s'efforcent d'en reconsidérer la pertinence.

Tristan Coignard, se propose, dans un premier temps, de soumettre à examen différents points de la critique formulée à l'égard de l'éducation cosmopolitique. Par la suite, il montre les potentialités d'un tel projet éducatif, à partir du moment où il se réfère à l'héritage des Lumières et où il intègre celui-ci à une démarche actualisée. Il se demande en particulier si les Lumières permettent d'opérer un déplacement vers des enjeux spécifiquement politiques de la citoyenneté mondiale. Ce faisant, il cherche à montrer comment redonner aux Lumières une place

prépondérante pour penser une citoyenneté cosmopolite et construire une éducation à la citoyenneté mondiale dans le contexte qui est le nôtre.

Livia Profeti rappelle les critiques heideggerienne et arendtienne des Lumières. Ces philosophes contestent l'universalité de l'espèce humaine promue par la pensée des Lumières. Au nom d'une forme d'anti-humanisme, partagé également par une partie de la *French Theory* de Derrida à Foucault, ils mettent en doute l'égalité des membres de l'espèce humaine. Face à cette perspective, Livia Profeti propose de renouer avec le thème de la nature humaine dans ce qu'elle contient d'universel. Pour ce faire, elle s'appuie sur l'hommage que Massimo Fagioli rend à la pensée des Lumières tout en la dépassant. Le psychiatre italien propose une approche qui allie l'universalité de l'espèce et l'irréductible historicité du sujet pour mettre en évidence la spécificité et l'unicité de la condition humaine, conjuguant ainsi spécificités individuelles, particularismes culturels et égalité humaine.

La pensée allemande fut le lieu d'une profonde remise en cause de la philosophie des Lumières au vingtième siècle. C'est sur cela que la troisième section de ce numéro s'arrête.

Dans son article, Bruno Quélenec propose une relecture de *Kritik und Krise* (1959). Si l'on considère Thomas Hobbes comme un penseur des Lumières au même titre que Spinoza, on peut considérer *Kritik und Krise*, qui met à l'honneur la philosophie politique du théoricien de l'absolutisme, comme un ouvrage favorable aux Lumières. Si, à l'inverse, on relie les Lumières essentiellement au XVIII^e siècle et à leur accomplissement dans la Révolution française, la thèse de Koselleck apparaît comme nettement hostile à leur égard. Si l'on se situe maintenant dans la constellation intellectuelle au sein de laquelle Koselleck à ses débuts écrit *Kritik und Krise*, on se place à un autre niveau d'analyse. Il s'agit alors de savoir s'il est un *Aufklärer* ou un *Gegenaufklärer* dans le contexte politique allemand des années 1950. Ceci implique de comprendre que la question du rapport aux Lumières est, dans l'Allemagne d'après-guerre, intimement liée à celui au libéralisme, au passé nazi et à la guerre froide. L'auteur montre que, contrairement à ce que l'historien allemand indique dans ses textes et interviews autobiographiques des années 1990 et 2000, il n'est certainement pas, dans les années 1950, un représentant du libéralisme de Guerre Froide.

De son côté, Anne Jean se penche sur la lecture de Hobbes par Horkheimer et Adorno. Ces deux fondateurs de l'école dite de

Francfort, au mépris de la périodisation traditionnelle, assimilent Hobbes aux Lumières. Après avoir justifié ce choix théorique, Anne Jean se propose d'éclairer le rapport complexe des deux francfortois à la pensée hobbesienne. Ils montrent que dans la conception essentiellement conflictuelle de l'état de nature hobbesien est contenue la théorie moderne d'une société civile mue par les forces antagonistes de l'économie de marché et de la société bourgeoise. Ce faisant, Adorno et Horkheimer rendent hommage au caractère visionnaire d'un Hobbes, un des « écrivains sombres de la bourgeoisie », critique précurseur sans le savoir vraiment de l'idéologie bourgeoise.

Enfin, l'article de Jean-Marc Durand-Gasselin réinterprète le rapport respectif d'Adorno et Habermas à l'héritage des Lumières. Loin d'opposer les deux philosophes sur cette question comme on a coutume de le faire, il s'efforce de montrer les points de convergence dans les intentions et les objectifs des deux auteurs.